

Le Lachès

Texte 2

« Nicias. — Il me semble, depuis longtemps, Socrate, que vous définissez mal le courage : vous n'utilisez pas une idée juste que je t'ai entendu exposer précédemment.

Socrate. — Laquelle, Nicias ?

Nicias. — Je t'ai souvent entendu dire que chacun de nous était bon dans les choses qu'il savait et mauvais dans celles qu'il ignorait.

Socrate. — C'est vrai, Nicias, par Zeus !

Nicias. — Donc, si l'homme courageux est bon, c'est qu'il possède la science du courage. [...]

Socrate. — Allons, Nicias, dis-[nous] quelle science, selon loi, constitue le courage. Ce n'est sûrement pas l'aulétique. [...] Ni la citharistique.

Nicias. — Pas davantage.

Nicias. — Cette science est celle des choses qu'il faut redouter ou espérer, dans la guerre et en toutes circonstances. [...]

Lachès. — Ce que tu dis n'a pas de sens : dans les maladies, par exemple, n'est-ce pas le médecin qui connaît le danger ? Vas-tu dire que ce soit l'homme brave ou que les médecins soient des braves ?

Nicias. — En aucune façon.

Lachès. — Les agriculteurs non plus : cependant ils connaissent, je suppose, les dangers que comporte l'agriculture. Il en est de même de tous les artisans, qui connaissent les bonnes et les mauvaises chances de leur métier, et qui n'en sont pas plus pour cela des braves.

Socrate. — Que penses-tu de son objection, Nicias ? Elle me semble intéressante.

Nicias. — Comment cela ? Intéressante, peut-être ; mais vraie, non pas. [...] Parce qu'il se figure que la science des médecins devant les malades va plus loin qu'à distinguer la santé de la maladie. Mais c'est à cela qu'elle se borne. S'il se trouvait que la santé fut réellement pour quelqu'un un plus grand mal que la maladie, crois-tu, Lachès, que les médecins s'en apercevraient ? N'est-il pas vrai qu'il vaudrait mieux pour beaucoup de malades ne jamais recouvrer la santé que de se rétablir ? Dis-moi : crois-tu que tous les hommes aient davantage à vivre et ne serait-il pas meilleur pour beaucoup d'être morts ?

Lachès. — Je le crois en effet.

Nicias. — Pour ceux qui gagneraient à être morts, les mêmes choses sont-elles redoutables que pour ceux qui ont intérêt à vivre ?

Lachès. — Non.

Nicias. — Accordes-tu le pouvoir de faire cette distinction soit aux médecins soit à aucun autre technicien que celui qui connaît le redoutable et son contraire, et que j'appelle l'homme courageux ?

Socrate. — Entends-tu bien, Lachès, ce qu'il veut dire ?

Lachès. — J'entends que les devins sont pour lui les hommes courageux ; car quel autre qu'un devin peut savoir s'il vaut mieux vivre ou être mort ? Eclaire-nous Socrate. [...]

Socrate. — Dis-moi donc, Nicias, [...] tu affirmes que le courage est la science du redoutable et de son contraire ?

Nicias. — Oui.

Socrate. — Et que cette science n'est pas à la portée de tout le monde, puisque ni le médecin ni le devin ne la possèdent nécessairement, et qu'ils ne seront courageux qu'à la condition de l'acquérir ? N'est-ce pas là ce que tu soutenais ?

Nicias. — Parfaitement.

Socrate. — En ce cas, ce n'est pas le premier porc venu, comme dit le proverbe, qui peut posséder cette science et devenir courageux.

Nicias. — Sans doute.

Socrate. — Je vois, Nicias, que tu refuses le courage même à la laie de Crommyon. Je ne dis pas cela pour plaisanter : c'est une conséquence nécessaire de la définition, semble-t-il, de ne reconnaître à aucun animal le courage à moins d'admettre qu'une science inaccessible à beaucoup d'hommes à cause de sa difficulté soit à la portée d'un lion, d'une panthère ou de quelque sanglier. Mais il est nécessaire, si le courage est ce que tu dis, de soutenir que le lion et le cerf, la panthère et le singe sont égaux à cet égard. [...]

Nicias. — Je n'appelle courageux, ni les animaux ni aucun être qui méprise le danger par ignorance : je les appelle téméraires et fous. Crois-tu que j'appelle courageux des enfants qui, par ignorance, ne redoutent rien ? Courage et absence de crainte, suivant moi, sont choses différentes. J'estime que le courage et la prévoyance sont le fait d'un très petit nombre, mais la témérité, l'audace, l'absence de crainte fondées sur l'imprévoyance se rencontrent chez beaucoup d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux. Les actes que tu appelles courageux avec le vulgaire, je les appelle téméraires, et je n'appelle courageux que ceux qui s'accompagnent d'intelligence à l'égard des choses dont je parle. [...]

Socrate. — Tu te souviens Nicias qu'au début nous avons abordé l'étude du courage en le considérant comme une des parties de la vertu.

Nicias. — Parfaitement.

Socrate. — Ainsi, dans tes réponses, tu ne perdais pas de vue qu'il était seulement une partie, entre beaucoup d'autres, d'un tout qui s'appelle la vertu.

Nicias. — Assurément.

Socrate. — Es-tu d'accord avec moi sur ce que je vais dire ? Pour moi, en dehors du courage, ce terme désigne aussi la sagesse, la justice, et le reste. Sommes-nous d'accord ?

Nicias. — Tout à fait.

Socrate. — Voilà qui est entendu [...] : nous appelons redoutables les choses qui inspirent de la crainte, rassurantes celles qui n'en inspirent pas. Or ce qui inspire de la crainte, ce n'est ni le mal passé ni le mal présent, c'est le mal à venir, attendu que la crainte est l'attente d'un mal futur. Tu entends, Nicias, quelle est notre thèse : nous appelons choses redoutables les maux futurs, et choses rassurantes celles qui, si elles arrivent, ne sont pas un mal ou sont un bien. Admets-tu ou rejettes-tu cette proposition ?

Nicias. — Je l'accepte pleinement.

Socrate. — Et c'est la connaissance de ces choses que tu appelles courage ?

Nicias. — Parfaitement.

Socrate. — [Or,] il nous semble que la science, dans la diversité de ses applications, n'est pas différente selon qu'elle se rapporte au passé pour savoir ce qu'il a été, au présent pour savoir ce qu'il est, à l'avenir pour savoir comment il se réalisera le plus favorablement, mais qu'elle est toujours identique à elle-même. En ce qui concerne la santé, par exemple, la médecine, unique pour tous les temps, ne change pas suivant qu'elle considère ce qui se passe maintenant, ce qui s'est passé jadis, ou ce qui se passera plus tard. Pour ce qui regarde les productions de la terre, l'agriculture se comporte de la même façon. Quant aux choses de la guerre, vous pouvez certes attester tous deux que la stratégie sait parfaitement pourvoir à tout et notamment à l'avenir, sans croire nécessaire de recourir à la divination [...] Et toi, Nicias, es-tu d'accord avec nous pour reconnaître que la science est toujours identique à elle-même relativement à des choses identiques, que celles-ci soient passées, présentes, ou futures ?

Nicias. — C'est aussi mon opinion, Socrate.

Socrate. — Or le courage est selon toi la science du redoutable et de son contraire. Et nous avons dit que le redoutable, c'est un mal futur, et le rassurant, un bien à venir. [...] D'autre part, la même science s'applique aux mêmes choses, dans l'avenir comme dans tout autre temps. Donc aussi le courage n'est pas seulement la science du redoutable et de son contraire ; car il n'est pas expert seulement sur les biens et les maux de l'avenir, mais aussi sur ceux du présent, du passé, et de tous les temps, en toutes circonstances, comme les autres sciences.

Nicias. — C'est juste.

Socrate. — Ainsi, Nicias, tu n'as répondu que sur le tiers du courage, quand nous t'interrogeons sur le courage tout entier. Or maintenant il résulte de ton propre discours que le courage n'est pas seulement la science du redoutable et de son contraire, mais plutôt celle de tous les biens et de tous les maux en tout temps. Faut-il modifier en ce sens ta définition ? Qu'en penses-tu ? [...] Ne te semble-t-il pas, ô divin, qu'un homme ne serait pas éloigné de la vertu totale s'il connaissait tous les biens dans toutes leurs formes, dans le présent, dans le passé, dans l'avenir, et de même tous les maux ? Crois-tu qu'il manquât de sagesse, de justice, de piété, cet homme qui, tout à la fois, à l'égard des dieux et des hommes, saurait reconnaître avec prudence le redoutable et ce qui ne l'est pas, et se ménager tous les biens, connaissant la manière dont il devrait se comporter avec eux ?

Nicias. — Je suis tenté de t'approuver.

Socrate. — Ce n'est donc pas d'une partie de la vertu que tu parles maintenant, mais bien de la vertu tout entière.

Nicias. — Je le crois.

Socrate. — Nous avons dit cependant que le courage était une partie de la vertu.

Nicias. — Nous l'avons dit en effet.

Socrate. — Mais ce dont nous parlons maintenant ne paraît pas être cela.

Nicias. — Assurément non.

Socrate. — Il faut en conclure, Nicias, que nous n'avons pas découvert la vraie nature du courage.

Nicias. — C'est probable. »

Platon, *Lachès* (194d – 199e)